

# Adopter l'approche de l'*intervention avec* pour mieux soutenir les familles

Lianne Fisher

## ▼ Résumé

Lianne Fisher utilise le concept d'*intervention avec* de Paolo Freire dans le but de faire réfléchir les intervenants en soutien à la famille sur la position qu'ils adoptent pour offrir de l'aide aux nouveaux arrivants qui participent à leurs programmes. Elle explique la distinction entre *intervention avec* et *intervention pour* et fait ressortir les idées préconçues que les personnes qui offrent de l'aide conçoivent parfois envers celles qui la reçoivent. Ces idées préconçues peuvent parfois entraîner la stigmatisation et la marginalisation des personnes que les intervenants espèrent soutenir. L'*intervention avec* exige que nous reconnaissons les croyances, les besoins et les désirs de ces personnes et des familles que nos services soutiennent. Lianne Fisher souligne que les croyances sur les caractéristiques des groupes sont souvent des constructions sociales, c'est-à-dire qu'elles se bâtissent à partir des représentations médiatiques et des conversations sociales au lieu de se bâtir sur les qualités intrinsèques des personnes en question. Par exemple, les personnes qui viennent d'arriver au Canada peuvent être perçues et traitées comme des personnes innocentes, naïves et passives, plutôt comme des enfants. En vérité, elles ont dû s'engager résolument dans le processus d'immigration, ainsi qu'avec un grand esprit d'initiative pour le mener à bien. Une autre approche de cette situation consiste à partir du principe que différentes cultures possèdent différentes connaissances. Lianne Fisher commente également l'effet des constructions sociales au sujet de l'enfance sur notre attitude vis-à-vis du rôle de courtier culturel confié aux enfants. Ces derniers sont souvent tenus non seulement de servir d'interprètes, mais aussi d'expliquer les pratiques culturelles dans les échanges entre leurs parents et la société canadienne. Ce rôle comporte des aspects positifs et des aspects négatifs pour les enfants; il peut consolider leur sentiment d'efficacité, mais il peut aussi leur imposer un lourd fardeau. La contribution active des enfants à leur famille est à double tranchant. Lianne Fisher soutient qu'il importe de dépasser les constructions sociales pour examiner la signification de ces activités pour chaque enfant et pour sa famille. Elle croit également qu'il est possible d'atténuer l'effet négatif éventuel de ce rôle en soutenant l'enfant qui l'exerce et en reconnaissant son importance pour la famille. De plus, elle reconnaît que son propre enfant est un courtier culturel pour elle, dans certaines situations, et remarque que l'adulte ressent également de la gêne dans ce type d'échanges. En conclusion, Lianne Fisher demande avec insistance aux intervenants de réfléchir de façon critique à leurs croyances sous-jacentes sur les familles immigrées afin d'améliorer leurs pratiques et d'aider véritablement ces familles à atteindre leurs buts.

Je me souviens de cette fête d'adolescents en Angleterre, chez l'un d'entre nous, où j'ai découvert que mon hôte était pauvre. Je suis allée aux toilettes et y ai trouvé des pages de journal, découpées en carrés, en guise de papier toilette. Comment ai-je pu ne pas savoir que mon camarade d'école était *pauvre* avant ce jour-là? À partir de ce moment-là, j'ai décidé de faire un effort en sa présence. Je parlais de manière enjouée et probablement un peu trop fort et je lui ai touché le bras une ou deux fois, comme pour lui dire « Pas de problème, je comprends ». En effet, ce n'était pas de sa faute s'il était pauvre, n'est-ce pas? Mais il m'a semblé, après un certain temps, que sa pauvreté a pris le dessus. Il était impoli et ne voulait plus traîner avec le groupe. Je ne comprenais pas la raison de cette attitude. Après tout, j'avais été gentille avec lui. Je ne me moquais pas de lui derrière son dos au sujet de ces carrés de papier journal; en fait, je prenais sa défense. Or, ce camarade de classe m'évitait, repoussait mes gestes *altruïstes* et il lui arrivait de me fixer du regard avec une hostilité telle que je me souviens en avoir été perturbée. J'essayais de l'aider et ne le trouvais pas très reconnaissant. Malgré mes meilleures intentions, il semblait que je n'y pouvais rien.

### **Intervenir pour ou intervenir avec**

Ce souvenir m'est revenu à la mémoire des années plus tard, à l'université, quand j'étudiais *La pédagogie des opprimés* de Paulo Freire. Une discussion en classe sur l'opposition entre *l'intervention avec* et *l'intervention pour* m'a apporté des éclaircissements sur ma propre conduite et sur celle de mon ami. J'ai compris que mes idées préconçues sur les moyens financiers de mon ami étaient peut-être erronées. L'utilisation de carrés de papier journal en guise de papier toilette n'est pas un symbole universel de pauvreté, mais je n'en avais jamais fait l'expérience.

J'ai également adopté une position d'autorité par rapport à lui. Comme je pensais que lui et sa famille étaient plus pauvres que moi et la mienne, j'étais convaincue de mon droit – en fait, de mon devoir – de l'aider à améliorer sa situation. J'ai donc adopté la démarche *d'intervention pour*, une attitude condescendante, qui consistait à savoir ce qui était mieux pour lui, sans connaître sa situation personnelle.

En revanche, selon la conception de *l'intervention avec*, les personnes, les familles et les communautés entières de personnes connaissent et comprennent intuitivement leur propre situation et peuvent concevoir des solutions. Dans de nombreux cas de pratiques stressantes, nocives et inéquitables au sein d'une communauté, ses membres s'efforcent de faire évoluer cette situation (Freire, 2006; Waring, 2009). Par exemple, en Afghanistan, les femmes ont continué à enseigner aux jeunes femmes, quand ces études ont été déclarées hors la loi et elles continuent à généraliser et à faire accepter l'éducation des femmes (Turriel, 2005).

### **Attribuer des attitudes et des caractéristiques**

Cette expérience de mon adolescence soulève deux autres questions. Premièrement, nous pensons sans doute que les personnes traditionnellement marginalisées ou bénéficiaires de mesures de soutien doivent exprimer de la reconnaissance pour les services et les ressources qu'elles reçoivent. Deuxièmement, nous attribuons souvent les attitudes des personnes qui n'acceptent pas notre « aide » à des traits de caractère personnels tenaces au lieu de les interpréter comme une réaction à notre façon de les traiter socialement. J'ai interprété l'hostilité de mon ami comme le signe de son absence de gratitude alors qu'il réagissait peut-être à mon comportement condescendant. Je l'aurais traité d'une manière radicalement différente si j'avais réfléchi à certaines de mes idées préconçues sur lui et sur l'utilisation du papier journal par sa famille. Au lieu d'estimer que son comportement impoli était caractéristique des personnes pauvres, j'aurais compris que c'était sa réaction à la position de supériorité que j'avais adoptée.

Nos bonnes intentions peuvent marginaliser et stigmatiser les personnes même que nous espérons soutenir. Les communautés et les familles sont souvent jugées passives et inconscientes de leur propre situation. Quand nous tentons d'offrir des ressources et des services, le rejet de nos meilleurs efforts peut être décourageant. De plus, ce qui est nécessaire est parfois incompatible avec les missions, les politiques et les procédures des organismes. Par exemple, le groupe de travail d'un conseil scolaire, mis sur pied pour traiter les questions de discrimination, a posé la question suivante : « Comment réagir à un élève de race noire qui fuit nos tentatives de l'impliquer dans le Mois de l'histoire des Noirs ou dans une partie de basketball, alors que c'est d'une salle calme et d'un tapis de prière qu'il a vraiment besoin? » (Samuel et autres, 2002, p. 4). Les services sont souvent offerts sans collaborer avec les personnes auxquelles nous les destinons. Leur participation est importante, autrement, les communautés et les familles se retrouvent avec « des résultats sans aucune utilité pour elles. » (Waring, 2009, p. 163)

Dans une discussion sur les enfants et les familles immigrées, Burman (2008) souligne un point important au sujet de *l'intervention avec* : « Comment pouvons-nous aider sans exiger de ceux que nous aidons une attitude de gratitude ou même qu'ils soient ou deviennent plus comme 'nous'? » (p. 142). « Devenir plus comme nous » peut souvent être problématique pour les familles de nouveaux arrivants. Le sentiment d'appartenir à une communauté et de compter pour elle peut être confondu avec « être identique à ». *L'intervention avec* nous impose de reconnaître les croyances, les besoins et les désirs de ces personnes et de ces familles que nos services soutiennent.

### **Construction sociale des croyances**

Notre aptitude à *intervenir avec* est souvent contrecarrée par nos propres convictions sur les caractéristiques intrinsèques

de catégories de personnes. Par exemple, certains peuvent dire que les femmes sont plus émotives que les hommes à cause de différences hormonales d'origine biologique. De la même façon, dans les relations avec mon ami d'adolescence, j'étais persuadée de connaître le comportement « naturel » des pauvres. Les théoriciens sociaux ont souligné que des convictions de ce type sont souvent des constructions sociales, à savoir qu'elles ne sont pas enracinées dans quelque nécessité biologique, mais que, en fait, elles sont forgées par ce que nous voyons et entendons dans notre société. Une approche sociale constructiviste nous fait étudier les différences de représentation de groupes de personnes – les femmes, les hommes, les enfants, les personnes de race blanche et de race noire – dans les journaux et les livres que nous lisons, dans les programmes télévisés et les films que nous regardons et dans les conversations que nous entendons autour de nous dans notre vie de tous les jours.

Si, d'après la définition de notre construction sociale au sujet des familles qui ont immigré, elles sont naïves, leur niveau d'études est faible et elles ont « besoin d'aide », nous leur offrirons des services et du soutien dans une position d'*intervention pour* (Moss et Petrie, 2002). Les constructions sociales peuvent faire croire qu'une certaine catégorie de personnes est « moins civilisée » ou « naïve », si une autre catégorie de personnes, par exemple celle des personnes au teint clair et de l'hémisphère occidental, est jugée supérieure ou plus cultivée que les autres. Il est possible de percevoir cette situation autrement, en considérant que des cultures différentes peuvent posséder des connaissances différentes. Il est logique d'offrir du soutien et des ressources aux personnes qui interagissent dans de nouveaux milieux culturels. Afin d'améliorer la prestation des services sociaux et d'améliorer l'efficacité de leurs résultats, il importe de réfléchir sur nos idées préconçues et de les contester.

La contestation de nos idées préconçues au sujet de groupes de personnes est compliquée par le fait que les constructions sociales peuvent s'opposer les unes aux autres. D'une part, les enfants peuvent être perçus comme têtus, échappant à tout contrôle, risquant de mal tourner sans les conseils et l'aide de la société (pensez à *Sa Majesté des mouches*, de William Golding). D'autre part, les enfants peuvent être définis comme des adultes incomplets, innocents et passifs, comme des ardoises vierges qui ont besoin d'être aimées et remplies de connaissances (p. ex., Moss et Petrie, 2002; Stasiulis, 2002). Les services que nous offrons aux enfants et nos attitudes à leur égard varient en fonction de notre construction de la notion « d'enfance ». Je ne sous-entends pas que l'une ou l'autre de ces constructions est complètement correcte ou complètement erronée. Les extrêmes sont utiles pour illustrer, mais ils sont rarement fidèles à la réalité.

*L'intervention avec nous impose de reconnaître les croyances, les besoins et les désirs de ces personnes et de ces familles que nos services soutiennent.*

Ces notions d'innocence, de naïveté et de passivité sont souvent appliquées non seulement aux enfants, mais aussi aux adultes ayant immigré récemment. Ces idées préconçues sont troublantes, puisque, en fait, les personnes qui cherchent à émigrer doivent posséder en principe un niveau d'études élevé pour pouvoir entrer au Canada. De plus, elles ont dû s'engager dans le processus d'immigration résolument et avec un grand esprit d'initiative pour le mener à bien. Les parents conçoivent souvent que l'immigration leur permettra d'améliorer la vie de leurs enfants. Dans le cas des populations de réfugiés, on estime que quatre à cinq pour cent de leurs membres ont été victimes de torture (Michultka, 2009). Les personnes qui ont vécu la guerre et ont été contraintes de se déplacer, qui ont subi des politiques qui restreignent les pratiques ou le nombre d'enfants par famille sont probablement moins naïves que moi. Il n'en reste cependant pas moins vrai que nos connaissances sont de types différents. Quand des notions d'absence d'expérience et de naïveté sont évoquées, il peut être utile de poser la question suivante : « Dans quel domaine? » Cette question pourra éviter l'application de constructions sociales à prétention universaliste à des groupes de personnes particuliers ou à toutes les facettes de la vie d'une personne.

Je ne prône pas un relativisme culturel extrême où tout équivaut à tout. Mais, comme Moss et Petrie (2006) le font remarquer pour les services aux enfants :

Les prestations publiques... ne sont pas, et ne pourront jamais être simplement un domaine technique, principalement axé sur l'efficacité de la prestation d'un service. L'évaluation — les jugements de valeur sont importants, mais, avant de construire un cadre de référence pour ces jugements, des questions essentielles se posent sur le sens et le but... la justice, la démocratie, le pouvoir et les relations, qui sont toutes inévitablement éthiques et politiques. (p. 165)

### **Le rôle de courtier culturel des enfants**

Le courtage culturel est un domaine où nos constructions sociales peuvent jouer un rôle dans les services que nous offrons aux familles et aux enfants qui ont immigré. Le courtage culturel peut être défini comme l'interprétation, pas seulement de la langue, mais aussi des pratiques culturelles entre différents groupes. Dans les familles immigrées, c'est souvent un enfant ou un adolescent qui assume ce travail parce que la médiation entre les parents et la nouvelle culture lui est confiée. Les tâches de courtage se situent dans un continuum qui s'échelonne de la réponse aux appels téléphoniques à domicile à la traduction

de renseignements médicaux dans le cabinet du médecin, en passant par la lecture des étiquettes à l'épicerie. Les enfants et les adolescents ont signalé des effets à la fois positifs et négatifs pour le courtage culturel. Par exemple, une jeune fille a confié son exaltation quand elle a aidé ses grands-parents à voter. Par comparaison, la traduction d'un contenu délicat, dans le domaine juridique ou médical, peut être source de stress pour les jeunes (Jones et Trickett, 2005). La divergence des conclusions d'études sur les conséquences du rôle de courtier culturel pour les enfants ne signifie pas automatiquement que nous n'avons *pas encore* découvert « la vérité ». Les déclarations des enfants donnent plutôt à penser que le courtage possède des composantes positives (p. ex., sentiment d'efficacité) et des composantes négatives (p. ex., sentiment de fardeau) (Wu et Kim, 2009).

Certains actes de courtage culturel peuvent contredire la construction de l'enfance selon laquelle cette période de la vie est libre de responsabilités *d'adulte* et selon laquelle, réciproquement, les parents sont les protecteurs de l'innocence enfantine. Si cette opinion est la nôtre, dans certains cas, le courtage culturel peut être perçu comme l'adultification des enfants ou comme le renversement des rôles du parent et de l'enfant. Quelle est notre opinion sur l'adéquation de ce rôle pour les enfants? Notre réponse à cette question est susceptible de varier, suivant notre conception du travail approprié pour les enfants. En vérité, la définition du travail approprié varie suivant les cultures, les classes sociales et le genre. D'après l'estimation de l'UNICEF (2009), 150 millions d'enfants de 5 à 14 ans travaillent de façon excessive, à savoir, selon sa définition, consacrent plus de 28 heures par semaine à une activité économique ou à des tâches domestiques. D'après ces données, de nombreux autres enfants doivent travailler pendant moins d'heures, pour contribuer activement à la vie de leur famille. Par exemple, les enfants effectuent des tâches à leur domicile, jouent avec leurs frères et leur sœurs plus jeunes et les supervisent, nourrissent les animaux familiers, mettent les vêtements au lavage et magasinent à l'épicerie avec un parent. La contribution active au ménage et l'acceptation de responsabilités de plus en plus lourdes avec l'âge sont des comportements souvent positifs (Love et Buriel, 2007). Dans ces conditions, les enfants signalent se sentir fiers, efficaces et utiles. Les témoignages négatifs révèlent que les enfants se sentent honteux, ont l'impression de subir un fardeau et éprouvent de la gêne (Wu et Kim, 2009). Tout comme le courtage culturel, une contribution active au ménage peut être une expérience positive et négative qui peut simultanément inspirer des sentiments négatifs et positifs aux enfants.

## Effets du courtage culturel

Les mondes des enfants ne sont pas dépourvus de racisme ni de discrimination, à l'image de ceux des adultes. Dans une étude, les entrevues avec des adolescents ont donné à penser que la discrimination est un facteur dans les conséquences négatives du courtage culturel (Oznobishin et Kurman, 2009), quand ils sont confrontés à des constructions sociales selon lesquelles les familles d'immigrants récents sont tenues de s'assimiler. Ils peuvent parfois avoir affaire à des personnes qui ne jugent pas convenable qu'un enfant joue le rôle de courtier social ou s'exprime en public dans une langue « étrangère ». Le stress négatif ressenti par ces enfants n'est pas lié au courtage culturel lui-même, mais plutôt à la discrimination. Dans ce cas,

si notre construction sociale nous donne à penser que cette famille impose un fardeau injuste à ses enfants, nous en concluons que les parents doivent changer de comportement. Nous ne lutterons pas contre la discrimination systémique, ni ne la contesterons dans la communauté au sens large et nous ferons porter aux parents la responsabilité de devenir plus comme *nous*.

Les conséquences négatives associées au courtage culturel ne sont pas toujours le fruit de la discrimination. La recherche démontre une autre raison pour laquelle les enfants signalent les effets négatifs de cette activité : elle leur prend du temps au détriment d'autres activités, comme les devoirs scolaires ou les relations sociales avec leurs pairs (Oznobishin et Kurman, 2009). Une nouvelle fois, ce n'est pas le courtage en lui-même qui pose problème.

Le soutien familial semble protéger les enfants du stress négatif associé au courtage culturel (p. ex., Wu et Kim, 2009). Il est important que nous soutenions les familles pour les tâches de courtage culturel à strictement parler, surtout si elles le jugent utile. En revanche, il est possible que le soutien psychosocial de l'adolescent s'avère être notre meilleure intervention ou, par exemple, « l'incitation des parents à soutenir l'enfant et à reconnaître son rôle au sein de la famille » (Oznobishin et Kurman, 2009, p. 413). De plus, la littérature donne à penser que l'activité de courtage culturel diminue au fil du temps, proportionnellement à l'ancienneté de l'arrivée des familles dans leur nouveau pays. De tels changements seraient un indicateur important pour évaluer des effets.

Pendant ma carrière, je me suis employée à réduire la discrimination et l'oppression, mais les constructions sociales peuvent être solides et il n'est pas facile de nous écarter de notre socialisation. Quand je songeais au courtage culturel, c'était un phénomène qui se produisait ici et là et qui concernait d'autres personnes, comme les familles d'immigrants récents.

La réflexion critique, l'analyse de nos convictions sous-jacentes à nos interactions et à notre travail, est une composante importante du travail auprès des adultes.

Il semble, en effet, que la littérature étudie normalement le courtage culturel en se limitant aux familles immigrées (p. ex., Love et Buriel, 2007; Jones et Trickett, 2005; Ozonobishin et Kurman, 2009; Wu et Kim, 2009). C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience que j'étais en train d'appliquer un stéréotype. Je refusais de voir que je plaçais un fardeau sur les épaules de mon enfant, quand, en fait, mon fils joue le rôle de courtier culturel pour moi, notamment en matière de jeux vidéo. Oui, il existe des différences et des contraintes plus fortes dans le courtage culturel pour les familles qui sont arrivées dans un milieu culturel différent. Il existe également des faits probants qui démontrent des conséquences positives du courtage culturel ou du renversement des rôles dans l'ensemble des familles, pas seulement au sein des familles immigrées (Herrer et Maysel<sup>1</sup>, cités dans Ozonobishin et Kurman, 2009).

Je n'ai pas seulement cru que le courtage culturel ne se produisait que dans les familles immigrées. J'ai également compris que je parlais du principe que le stress qui y était associé était réservé au courtier culturel. Mon fils et son père (qui parlent français et anglais) me disent que c'est parfois véritablement stressant pour eux de jouer le rôle de courtier pour moi (locutrice anglophone monolingue). Dans le même ordre d'idées, les propos d'une jeune participante à une recherche dont Ozonobishin et Kurman (2009) ont rédigé le compte rendu m'ont frappée. Cette fille y exprimait la gêne qu'elle ressentait devant l'incapacité de sa mère à fonctionner « comme une adulte » dans certaines situations. Je peux me mettre à la place de cette mère. Il m'arrive d'être très gênée et ennuyée de ne pas pouvoir fonctionner dans des contextes francophones. Cela peut être un handicap et me donner un sentiment d'inadaptation pour l'adulte que je suis. Je pense que c'est rendre un mauvais service aux parents que de croire qu'ils ne ressentent pas non plus un certain malaise par rapport au courtage culturel. Ils s'efforcent aussi peut-être de résoudre les tensions de leur vie. Nous pourrions être plus utiles si nous travaillons dans la position de *l'intervention avec*, pour aider les familles à atténuer les effets éventuels du courtage culturel.

## L'intervention avec repose sur la réflexion critique

Notre capacité d'*intervenir avec*, de soutenir en offrant des services et des ressources peut être améliorée en analysant nos constructions sociales de groupes de personnes ou, en d'autres termes, les idées préconçues que nous trouvons naturelles. La réflexion critique, l'analyse de nos convictions sous-jacentes à nos interactions et à notre travail, est une composante importante du travail auprès des adultes (Brookfield, 1995; Freire, 2006). Un travail d'analyse de ce type rend plus probable la réussite de notre réponse aux besoins, aux souhaits et aux

désirs des familles qui viennent faire la connaissance de collectivités canadiennes particulières et y vivre. C'est ainsi que nos meilleures intentions et nos pratiques exemplaires éviteront de faire subir de la discrimination aux personnes même que nous espérons soutenir et de les marginaliser.

Lianne Fisher achève actuellement sa maîtrise en études de l'enfant et de l'adolescent à l'Université Brock et est titulaire d'un diplôme spécialisé en psychologie de l'Université Simon Fraser. Elle a été la coauteure de publications et a présenté des exposés pendant des conférences sur les thèmes de l'acculturation critique et du développement de l'enfant. Ses centres d'intérêt théoriques et ses thèmes de recherche sont les approches dialogiques et socioculturelles de la socialisation parent-enfant, l'antioppression, les questions de diversité dans l'éducation et le maternage.

## Références

- BURMAN, E. *Developments: Child, image, nation*, Canada, Routledge, 2008.
- BROOKFIELD, S. *Becoming a critically reflective teacher*, San Francisco, John Wiley et Sons, 1995.
- FREIRE, P. *Pedagogy of the oppressed*, New York, Continuum International Publishing, 2006.
- JONES, C. J. et TRICKETT, E. J. « Immigrant adolescents behaving as culture brokers: A study of families from the former Soviet Union », *The Journal of Social Psychology*, 2005, vol. 145, n° 4, p. 405-427.
- LOVE, J. A. et BURIEL, R. « Language brokering, autonomy, parent-child bonding, biculturalism, and depression: A study of Mexican American adolescents from immigrant families », *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, 2007, vol. 29, n° 4, p. 472-491.
- MOSS, P. et PETRIE. *From Children's services to children's spaces: Public policy, children and childhood*, Canada, Routledge Falmer, 2006.
- MICHULTKA, D. « Mental health issues in new immigrant communities », dans F. CHANG-MUY et C. P. CONGRESS (coord.), *Social Work with immigrants and refugees: Legal issues, clinical skills and advocacy*, New York, Springer, 2009.
- OZONOBISHIN, O. et KURMAN, J. « Parent-child role reversal and psychological adjustment among immigrant youth in Israel », *Journal of Family Psychology*, 2009, vol. 23, n° 3, p. 405-415.
- SAMUEL, M. et LISSUES COMMITTEE WRITING & DEVELOPMENT TEAM. (2002). « Manifesting encouraging and respectful environments and the future we want », *Issue Paper n° 1 – Intersectionality: The future we want*, Issue papers on the ISMs, School Services and Staff Development, Peel District School Board, automne 2002.
- STASIULIS, D. « The active child citizen: Lessons from Canadian Policy and the Children's Movement », *Citizenship Studies*, 2002, vol. 6, n° 4, p. 507-538.
- TURIEL, E. « Resistance and subversion in everyday life », dans L. NUCCI (coord.) *Conflict, contradiction, and contrarian elements in moral development and education*, p. 3-20, Mahway, New Jersey, Lawrence Erlbaum, 2005.
- WARING, M. *I way to C the world: Writings 1984-2006*, Canada, University of Toronto Press, 2009.
- WU, N. H. et KIM, Y. S. « Chinese American adolescents' perceptions of the language brokering experience as a sense of burden and sense of efficacy », *Journal of Youth and Adolescence*, 2009, n° 38, p. 703-718.

1. Le compte rendu de ce travail de recherche est rédigé en hébreu et je me fie avec reconnaissance à sa traduction par Ozonobishin et Kurman.